
SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

LETTRE

Dezydery

DU GÉNÉRAL CHŁAPOWSKI

SUR LES

ÉVÉNEMENTS MILITAIRES

EN POLOGNE

ET

EN LITHUANIE.

* *
*

A BERLIN,
CHEZ AD. MARTIN SCHLESINGER,
LIBRAIRE ET EDITEUR DE MUSIQUE.
1832.

LETTRE
DU GÉNÉRAL CHLAPOWSKI
SUR LES
ÉVÉNEMENTS MILITAIRES
EN POLOGNE
ET
EN LITHUANIE.

Memel, 25 août 1831.

Le temps n'est pas encore venu d'écrire l'histoire de la guerre de 1831 en Pologne. Aucun de ceux qui y ont combattu n'a pu encore en recueillir les matériaux; dépourvu ici de toutes ressources à cet égard, je le puis encore moins; mais j'ai cru qu'un aperçu des principaux événements, quoique tracé à la hâte, de souvenir, pourrait donner quelque idée du caractère particulier qu'avait cette guerre.

Le désir d'une révolution a toujours existé en Pologne depuis ses différents partages, et il subsistera tant qu'elle n'aura pas recouvré son indépendance: on aurait donc tort de croire que les jeunes gens qui les premiers ont allumé l'incendie ont fait la révolution: elle était dans toutes les têtes, et surtout dans tous les coeurs.

Lorsque j'arrivai à Varsovie, huit jours après la révolution, le premier mot que me dit le dictateur Chlopicki fut: « A moins de circonstances extraordi« naires, nous ne pouvons lutter contre la Russie; il

«faut attendre qu'une révolution éclate dans ce pays «pour pouvoir nous en séparer; jusque là il faut re- «tenir la nôtre, laisser tout en place, pour que l'em- «pereur conserve l'idée qu'il peut recouvrer son royaume «de Pologne tel qu'il l'a vu; négocier et demander des «garanties de force matérielle; en tout cas, gagner du «temps. Et vous, ajouta-t-il, comme sujet du roi de «Prusse, ne mettez pas d'uniforme; mais, si pour «notre honneur je suis obligé d'entrer en campagne, «soyez prêt à me suivre.«

Alors je lui présentai, par écrit, une espèce de profession de foi de ma part pour les circonstances où nous nous trouvions. Elle consistait à lui représenter qu'il n'y avait de négociation possible ni d'un côté ni de l'autre; que l'empereur, ne pouvant, à cause des Russes, traiter avec ce qu'ils aiment à considérer comme une partie de leur empire, ne saurait admettre qu'une soumission entière; que, quant à la nation polonaise, il était impossible d'arrêter son élan; qu'il n'y parviendrait pas malgré sa fermeté, personne ne songeant à se battre pour la constitution existante, mais pour le rétablissement de la Pologne entière; que la guerre était inévitable, et que la confiance que la nation plaçait alors en lui se convertirait en haine, dès qu'on s'apercevrait qu'il ne se montrerait pas disposé à la conduire au combat et à organiser toutes les forces qu'on lui offrait dans ce but.

Dans un moment de loisir, il me dit: «J'ai lu votre «note, et j'attends que vous passiez quelques semaines «à Varsovie, pour vous convaincre qu'avec les officiers «qui commandent notre armée il n'y a pas moyen de «faire la guerre. Je ne vois que deux officiers qui la «connaissent; excepté eux, personne n'y a songé; ils «croient tous qu'on l'apprend sans l'avoir étudiée ni «pratiquée, et sans avoir médité. Ces deux officiers

« sont Klicki et Routtié: or, tous deux sont usés.» Je lui citai plusieurs officiers que je croyais capables, et qui ont plus fait la guerre que les généraux russes. « — Quand vous aurez causé de guerre avec eux, me « répondit il, vous serez convaincu, comme moi, que, « s'ils en ont eu quelques notions, ils ont tout oublié, « les uns sur la place d'exercice, les autres en s'occu- « pant d'autres affaires qui exigent des dispositions en- « tièrement opposées. Bref, s'il y en a, c'est pour moi « comme s'il n'y en avait pas: car j'ai la conviction « que ceux dont on pourrait se servir ne savent rien, « et je ne puis les commander. Les Russes ont peu « d'officiers d'état-major, mais ils en ont de bons pour « commander des corps détachés; ils ont fait la guerre, « l'ont vu faire en grand, et comme elle leur ouvre des « carrières brillantes, ils s'en sont occupés; plusieurs « l'ont même étudiée, et ils feront moins de fautes que « les nôtres. Il faut attendre la révolution en Russie, « qui y mûrit dans toutes les têtes; ils seront alors « occupés chez eux assez long-temps pour que nous « puissions bien organiser une armée dans toutes les « provinces et former des officiers. A présent je de- « manderai à l'empereur, comme garantie de la consti- « tution, une milice analogue à celle de la Prusse, mais « sur une base plus étendue, de manière à pouvoir « mettre sur pied, au besoin, 100,000 hommes. Dans « l'espace de trois ans nous pouvons avoir 500,000 fusils « et 500 pièces de canon dans nos arsenaux, le calcul « en est fait: alors nous aurons dans nos mains les « moyens d'assurer notre rétablissement, si nous savons « le vouloir, c'est-à-dire nous priver de tout pour avoir « des armes. »

« Je lui fis observer que ses combinaisons pouvaient « être fondées, mais que l'empereur, toujours à cause « des Russes, ne pouvait s'y prêter; que notre nation

« était entièrement opposée à recourir à la diplomatie; « qu'elle était lancée et voulait courir les chances de la « guerre; que, si elle succombait cette fois encore, ce « qui pouvait fort bien arriver, cela ne l'empêcherait pas « de renouveler ses efforts si les circonstances dont il « faisait mention arrivaient. »

Le général Chlopicki répliqua: « Je n'ai qu'un prin- « cipe, une religion: c'est la justice en action. Dans « l'état actuel des choses, je ne conduirai pas l'armée « et la nation entière à la boucherie, à moins que l'em- « pereur ne refuse toute réponse; s'il pousse le dédain « à ce point, périssons, je ne demanderai pas grâce.

— « Eh bien, mon général, lui répondis-je, nous « nous battrons: car l'empereur ne peut faire de ré- « ponse; et, puisque vous en prévoyez la possibilité, « organisez donc l'armée et les levées de manière à « les rendre mobiles, et surtout mettez de côté tous « les vieux officiers qui ont cherché à s'arranger sous « le grand-duc, et jouent la comédie à présent, par « crainte du peuple. Ils encombreront et gêneront tout, « paralyseront toutes les dispositions vigoureuses, et « finiront même par tomber victimes du rôle qu'ils « auront joué, dès qu'on s'en apercevra.

— « Je ne puis agir ainsi, me dit le général Chlo- « picki, parce que ce n'est qu'en laissant tout en place « que je puis maintenir l'empereur dans la croyance « qu'il peut recouvrer la possession de son petit royaume; « si je remettais le commandement des corps à des offi- « ciers déterminés à combattre sérieusement, les négo- « ciations deviendraient impossibles. De cette manière « il n'y a que les nouvelles levées qui sortent de l'or- « dre accoutumé, mais il n'y a qu'elles. L'empereur « demandera avant tout qu'elles rentrent dans leurs « foyers; cela s'opérera le plus lentement possible pour « gagner du temps; chacun gardera sa selle chez soi,

« sera prêt, et, en attendant, on n'enverra qui que ce « soit à Varsovie, de peur de le compromettre. Enfin « je crois que, sans leur donner le nom de négocia- « tions, l'empereur entrera en pourparlers, et promettra « beaucoup, sous la forme d'une amnistie. On pourra « demander des garanties positives pour l'avenir, et ces « garanties ne peuvent se trouver que dans l'organisa- « tion de nos forces: car le serment devrait sans doute « nous servir de garantie, mais les serviteurs d'un aussi « puissant seigneur savent toujours l'éluder. »

Le général Chlopicki avait aussi la persuasion que les troupes prussiennes s'assemblaient pour entrer en Pologne si nous entrions en Lithuanie. Il m'envoya plusieurs fois chez le consul de Prusse, pour faire des représentations à ce sujet; il reçut à cet égard des éclaircissements. Le consul était entièrement de mon avis, que nous n'aurions d'ennemis à combattre dans ce moment que la Russie, et d'alliés que nous-mêmes.

Les jours s'écoulaient d'une manière bien pénible pour moi: je voyais, d'une part, que le général Chlopicki croyait qu'il pourrait ajourner la révolution à des temps plus propices, et de l'autre l'opinion publique dans l'erreur sur son compte. On croyait qu'il préparait tout pour la guerre, et on était pour cela prêt à tout faire pour l'aider. Je puis affirmer qu'à cette époque toute la Pologne lui était aveuglement dévouée; il pouvait disposer de toutes les personnes et de toutes les propriétés; quelque effort, quelque sacrifice qu'il eût exigé, nul individu n'aurait murmuré et n'aurait manifesté la moindre opposition, tant la Pologne se ressouvenait de ses anciennes fautes et sentait la nécessité impérieuse d'agir avec unité.

Je voyais avec douleur un temps précieux s'écouler; rien ne s'organisait; et à qui le dire? d'ailleurs par qui remplacer le chef que nous avions? J'espé-

rais encore qu'il finirait par se laisser convaincre et qu'il céderait à l'entraîment général. Je fus d'autant plus induit en erreur, que deux fois il avait accepté la dictature presque malgré lui. Je crus donc quelquefois qu'il prenait son parti, malgré ses froids calculs; et je conservai encore quelque temps cette illusion, parce qu'il me parlait souvent du plan de campagne à suivre. Il consistait, suivant lui, à attaquer l'ennemi, avec toute l'armée, sur une des deux routes, s'il commettait la faute de se présenter sur plusieurs directions; si, au contraire, il ne se présentait que sur une seule, sans qu'il y eût possibilité de l'entamer sur ses flancs, alors livrer bataille sous Varsovie, en fortifiant quelques points autour de la ville, de manière à profiter d'un moment propice, et après avoir manoeuvré sur la défensive entre ces points fortifiés et le fossé de la ville, déboucher sur une seule colonne à travers ces points fortifiés. Il me fit faire un projet des fortifications et on se mit immédiatement à y travailler.

Pendant quelques semaines, le peuple, l'armée et la jeunesse menaçaient tout ce qui faisait mine de ne pas obéir aveuglément au dictateur, ou de vouloir restreindre son pouvoir; mais lorsque l'instinct qui dirigeait les esprits pour l'intérêt général eut fait apercevoir qu'il perdait du temps; qu'il n'organisait pas les nouvelles levées; qu'il s'y montrait plutôt opposé, et surtout qu'il n'envoyait point des corps détachés en Lithuanie et en Volhynie, sa popularité diminua peu à peu. On le supportait encore, chacun étant persuadé qu'il était notre meilleur général, et l'homme le plus capable de conduire les affaire par sa fermeté; mais on s'alarmait de voir qu'il ne comprenait pas l'élan de la nation.

L'opinion cependant s'éclaira de plus en plus sur son compte. On s'imagina d'abord qu'il était soumis

à l'influence de ceux qui l'entouraient: une nation malheureuse n'est que trop fondée à se livrer au soupçon. Je vis même ce sentiment s'élever contre moi. J'étais trop occupé, trop peu dans l'intimité avec tout le monde, pour pouvoir désabuser. Au fond du coeur j'éprouvais la consolation de voir que le public s'éclairait enfin, et qu'il en résulterait une solution quelconque soit de la part du général, soit de celle des délégués de la diète.

Le moment de la crise arriva en effet lorsque M. Jezierski revint de Pétersbourg, et apporta des procès-verbaux que l'empereur lui avait ordonné de rédiger à la suite de ses conversations avec lui, et où il avait écrit en marge, au crayon et de sa main: «On peut «se fier à un empereur qui a de l'honneur.» Le général Chlopicki, tout en témoignant beaucoup de mécontentement de la lettre que Grabowski lui avait écrite de la part de l'empereur, pour le remercier d'avoir maintenu l'ordre dans son royaume, vit dans les procès-verbaux de Jezierski un motif de croire que l'empereur accorderait ce qu'il désirait, c'est-à-dire l'organisation de la milice, l'établissement de fabriques d'armes et de poudre, comme garantie matérielle de la constitution contre les baïonnettes russes, et par ce moyen la force nécessaire pour obtenir notre indépendance à la première occasion favorable. Affermi dans cette illusion, il persista avec obstination dans ses idées, et voulut qu'on envoyât une députation à l'empereur, pour lui témoigner que nous acceptions sa clémence, mais qu'on le suppliait humblement d'expliquer quels en seraient les effets. Il proposait en même temps de faire passer cette députation par Berlin, afin de prier le roi de Prusse d'être médiateur, pour donner à ces promesses encore plus de garantie.

Mais la nation, étrangère aux combinaisons de la

diplomatie, sans calculer ses forces, ayant la conviction de son droit et des sacrifices qu'elle faisait, ne vit dans les procédés de l'empereur qu'offense et dédain. Il n'y eut qu'un cri de guerre, qui décida le général Chlopicki à déposer la dictature; il refusa absolument le commandement de l'armée, mais offrit de combattre comme soldat.

Le gouvernement fut alors composé de cinq membres, et le commandement confié au prince Radziwill.

L'acte de déchéance fut décrété d'un commun accord par les députés et les sénateurs. Il était en effet dans l'esprit de la nation; quoique mal rédigé, il l'était simplement, et la situation devenait claire et décisive pour tout le monde.

Nous allions faire la guerre contre l'empire russe avec une armée dont l'effectif se montait seulement à 29,800 hommes d'infanterie, et 8,500 de cavalerie, y compris les nouvelles formations. L'armée était demeurée dans les mêmes positions qu'elle avait été dans le cas d'occuper au commencement de la révolution, c'est-à-dire sans ordre de bataille, sans aucune combinaison militaire, encombrée d'officiers qui avaient fait de l'argent sous l'administration russe; les magasins établis sans discernement, et plutôt disposés de manière à servir à l'ennemi. Ce n'était certainement pas Radziwill qui pouvait organiser tout cela; d'ailleurs le temps manquait, et personne n'aurait pu y réussir.

Alors parut la proclamation de Diébitsch, annonçant la prochaine entrée des troupes russes. On ne fit encore rien; au point que la division des hulans, qui seule, de toute notre cavalerie, pouvait former une bonne réserve, s'usait et s'abîmait aux avant-postes. Enfin la nouvelle de l'entrée des Russes arriva; on nous envoya chercher la nuit, et les brigades furent distribuées. J'en reçus une, composée du 4e de hulans et

des Cracus de Lublin, à Siedlce. Lorsque j'y arrivai, tout était dans le plus grand désordre, la discipline entièrement relâchée, mais la troupe brûlant du désir de combattre; on avait pensé que le gros de l'armée russe arriverait par Pultusk, et notre armée fit un mouvement dans cette direction, tant on était mal instruit. On s'était cependant ménagé des communications, et les renseignements nous arrivaient presque malgré nos chefs. On apprit bientôt que le maréchal s'était porté par Wysokie-Mazowiecki: il passa le Bug, et par Wengrow déboucha sur Liw, où le général Skrzynecki eut la première affaire. Quelques coups de pistolets avaient été échangés à Siedlce avec des cosaques; nous reçûmes l'ordre de nous retirer de Siedlce. Je crois que l'ordre était du général Zymirski, car on ne savait pas trop sous les ordres de qui on était. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il me vint du général Czyzewski. Je rapporte cette circonstance, pour faire voir à quel point on avait tout négligé pendant la dictature, et combien nos forces, déjà bien peu considérables, avaient été mal disposées. On peut juger d'après cela qu'il fallait que la masse eût une volonté bien prononcée, pour que tout n'ait pas été terminé dès le commencement. Il m'était entre autres arrivé un ordre pendant que je tenais Siedlce; il était d'une feuille entière, et contenait la route de marche de tous les régiments isolément, sans faire aucune mention des brigades ni des divisions.

Nous nous trouvions en face de 80,000 hommes qui marchaient sur nous, et l'ignorance entière où se trouvait notre état-major me fit gémir de douleur et me fit craindre un instant l'anéantissement en détail de l'armée polonaise, comme si elle n'avait pas voulu combattre. Il en fut autrement: le soldat, l'officier subalterne, et certainement la plupart des officiers su-

périeurs voulaient se battre; et cette volonté générale prévalut sur le mal que nous avait causé le système russe, et fit que, malgré nos mouvements dirigés au hasard, le désordre qui en résultait et nos retraites morcelées, on tint ferme partout où l'ennemi se montra.

Le maréchal Diébitsch avait certainement les meilleurs renseignements, par cette fourmillière d'espions organisée à Varsovie, sur l'intérieur et sur l'armée, et il espérait que la confusion s'y introduirait. A en juger par la direction de nos mouvements, il pouvait être fondé à le croire. C'est à cela seul que je puis attribuer sa marche lente contre nos colonnes éparses et ses canonnades à très grandes distances, auxquelles quelques uns de nos généraux forçaient nos officiers d'artillerie de répondre, pour pouvoir dire qu'on s'était battu. L'ennemi et les partisans qu'il avait parmi nous, corrompus par son influence, espéraient sans doute qu'en se canonnant beaucoup cela suffirait pour l'honneur de nos armes; et que, l'armée étant convaincue de l'impossibilité de lutter contre les masses qui marchaient contre nous, un arrangement deviendrait possible. Cela prouve la force morale d'une nation animée d'une ferme volonté. Le soldat, l'officier, voulaient; les nouveaux régiments, quoique ne pouvant encore tenir en ligne aussi bien qu'ils l'on fait plus tard, étaient remplis d'un excellent esprit; et, malgré la confusion des ordres et le désordre qui en résulte, l'armée russe ne nous entama nulle part dans notre retraite; et l'affaire du général Dwernicki à Stoczek, où, avec quelques escadrons, il mit en déroute une brigade et lui prit 9 pièces, prouve ce que notre armée aurait été capable de faire si on l'avait menée vigoureusement droit à l'ennemi, au lieu de l'attendre après les deux combats très chauds qu'eurent, à Stanislawow et Okuniew, les généraux

Skrzynecki et Szembeck, qui y allaient de bon coeur; et les affaires moins vives de Kaluszyn et Minsk sous Zymirsky, qui y allait à contre-coeur. Nous nous réunîmes à Grochow, où, le 19 et le 21 février, nous maintînmes notre position contre les attaques du maréchal.

Le 25 février se donna cette bataille que l'opinion força de livrer, n'ayant pas permis qu'on passât le défilé pour se battre plus avantageusement sur l'autre rive de la Vistule, puisque alors l'ennemi aurait été obligé de partager ses forces. Cette bataille sera remarquable dans l'histoire militaire, d'abord parce qu'on n'avait pas encore vu une armée sur la défensive se placer, pour livrer bataille, en avant d'un pont qui pouvait être rompu à chaque instant; mais on fut forcé de livrer bataille, parce qu'après avoir perdu du temps, n'ayant rien préparé et n'ayant pas voulu attaquer, on n'aurait jamais pu décider l'armée à se retirer sans combattre. D'ailleurs le prince Radziwill n'entendait rien aux opérations militaires, et le général Chlopicki se bornait à dire que là ou ailleurs, tout endroit était bon pour se faire tuer, puisque tout le monde y paraissait décidé.

Cette bataille offrira encore cela de remarquable, qu'on en a vu beaucoup mal commandées, mais ici on n'a pas commandé du tout. Le prince Radziwill se tenait devant Praga de manière à ne rien voir; le général Chlopicki était devant chaque bataillon qui allait au feu, et tous deux se renvoyaient mutuellement les officiers qui venaient demander des ordres de la part des chefs de corps. Quant à la cavalerie, je suis fonde à croire qu'il y avait des gens influents qui cherchaient véritablement à la désorganiser, tant on changeait et rechangeait la composition des brigades, ce qui eut lieu même la veille de la batailel.

J'eus beaucoup de peine à conserver mon 4e de hulans, avec lequel j'avais fait bonne connaissance. Le 25 la cavalerie était tellement mal distribuée qu'il n'y en avait pas sur la ligne pour protéger les bataillons d'infanterie, dans le cas où celle de l'ennemi eût débouché pendant le mouvement de retraite momentanée qu'ils furent plusieurs fois obligés de faire. On m'avait envoyé avec deux escadrons à l'extrême droite de la première ligne. J'avais pris les deux premiers escadrons, les deux derniers avaient perdus 86 hommes le 19 dans une charge contre l'infanterie. Le général Skrzynecki me fit dire de lui amener de la cavalerie, qu'il en avait absolument besoin. Je pris mes seconds escadrons et les lui amenai. Après avoir pris et repris le bois d'aunes plusieurs fois, il fut à la fin forcé de se retirer, et il avait de la peine à rallier son infanterie, tant il était pressé par celle de l'ennemi, qui arrivait en masses, précédée d'innombrables tirailleurs. Je lui remis donc ces deux escadrons affaiblis, tandis qu'il en aurait fallu huit sur ce point; je retournai joindre les autres.

Mon intention n'est pas de tracer tous les détails de la bataille; les bulletins en ont assez parlé. On se battit de notre côté avec une grande vigueur, un contre trois, parce qu'individuellement chacun voulait combattre; mais il n'y avait point d'ensemble, il ne pouvait y en avoir, et même, dans ce cas, la nature de la position nous eût empêchés de poursuivre un succès.

Tandis que je retournais à mes premiers escadrons et que je traversais la chaussée, arriva la charge des cuirassiers du régiment d'Albert, dont on a tant parlé, et qui effectivement a été assez singulière. Elle avait été dirigée contre notre infanterie; mais comme nos bataillons étaient placés à grandes distances les uns

des autres, pour pouvoir occuper la ligne, les cuirassiers trouvèrent plus commode de passer par un des intervalles; mais atteints, quoique de loin, par des feux de flanc, leurs vigoureux chevaux s'effrayèrent et emportèrent leurs cavaliers plus loin qu'ils ne l'auraient voulu. L'aile droite de notre 2e de hulans fut entraînée avec eux. Traversant la chaussée dans ce moment, je me trouvai au milieu d'eux, et je les vis retenant leurs chevaux autant qu'ils le pouvaient, sans donner un coup de sabre.

Nous avons été témoins d'une charge semblable à Mozaïsk en 1812; les chevaux des chevaliers gardes russes les emportèrent à travers plusieurs de nos lignes.

Si les Russes avaient fait suivre ces trois escadrons de cuirassiers par une brigade en ordre, cette charge, quoique mal conduite, eût pu avoir un grand résultat: car elle mit du désordre dans notre petite réserve d'infanterie, et inquiéta même notre première ligne, où le général Chlopicki venait d'être grièvement blessé, parce qu'elle entendit des feux très en arrière d'elle. Mais comme ces trois escadrons de cuirassiers ne furent pas suivis, le général Kicki, arrivant avec les seconds escadrons du 2e de hulans, tomba dessus, en prit une grande partie et en tua beaucoup inutilement, car ils étaient tous perdus.

C'est alors que l'ennemi parut porter toute sa ligne en avant; mais la bonne contenance des petits corps des généraux Uminski et Skarzynski, et la batterie que le premier plaça fort avantageusement et fit jouer à propos, arrêtèrent ce mouvement.

La cavalerie reçut l'ordre de passer le pont. Mes deux premiers escadrons s'étaient déjà retirés à Praga; mes seconds, après avoir perdu 102 hommes et plusieurs officiers par le feu à côté du général Skrzynecki;

s'étaient retirés avec peu d'ordre. Notre division passa le pont le soir, et fut placée la nuit à Lazienki; le lendemain elle reçut l'ordre de cantonner entre Mokotow et Willanow.

Cette bataille eut pour bon résultat la nomination de Skrzynecki au grade de général en chef.

La Vistule tenait encore pour l'infanterie; l'armée russe avait des pontons, et il est encore plus facile d'en faire usage en rompant la glace que lorsque le courant est rapide. On n'avait pas à craindre le charriage des glaces de quinze jours, car on en reçoit toujours l'avis de Cracovie. Il a donc fallu que le maréchal ait eu des raisons particulières pour ne point passer les jours suivants après la bataille.

Le général Skrzynecki ne pouvant tout embrasser à la fois, on changea les brigades de cavalerie et on les rechangea encore. J'en reçus une dans le corps du général Uminski, après trois semaines d'inaction de part et d'autre, qui ne furent pas perdues, parce que nos chevaux se remirent et que l'armée fut mise enfin en ordre de bataille, c'est-à-dire les divisions et corps d'armée formés.

Notre corps reçut l'ordre de passer la Vistule et la Narew, et de se porter au-delà de Modlin pour chasser le corps de Sacken du palatinat de Plock.

Nous marchâmes sur Nasielsk, Pultusk et Rozan. Le mouvement avait été trop retardé. C'est à tort qu'on a accusé d'inaction le général Uminski: s'il avait reçu cet ordre seulement huit jours plus tôt, il enlevait le corps de Sacken; mais alors celui-ci s'était déjà retiré à Ostrolenka, où il était parfaitement en sûreté; et la reconnaissance que je fus chargé de faire avec 6 escadrons, 1 bataillon et 4 pièces, où je poussai avec les tirailleurs jusqu'au pont d'Ostrolenka, me convainquit qu'il n'y avait rien à entreprendre contre Sacken

de ce côté de la Narew; la position, d'ailleurs connue, aurait dû nous le persuader d'avance Il se trouvait déjà échelonné par toute la garde, qui arrivait à Lomza: ainsi il n'y avait rien à faire de l'autre côté de la Narew non plus.

Nous nous retirâmes d'abord à Rozan, puis dans la position de Sielkowo, d'où je fus chargé de faire une reconnaissance sur Rozan, pour savoir si l'ennemi l'avait réellement occupé, ainsi que les rapports en faisaient mention. En arrivant dans la ville avec le premier peloton, je n'y trouvai personne; mais à droite j'aperçus environ 80 chevaux de ce côté de la Narew, et une ligne de tirailleurs d'infanterie. Les habitants rapportèrent qu'un bataillon avait passé en bateaux; mais un hussard da la garde, Polonais de naissance et qui se laissa prendre, m'apprit qu'il n'y avait que 80 hussards de la garde et 80 dragons à pied qui eussent passé. Un escadron du 3e de chasseurs à cheval les chargea, prit 51 chevaux, et tua le reste, qui s'enfuyait vers la rivière. Les premiers prisonniers faits sur la garde russe causèrent beaucoup de satisfaction à nos troupes.

C'est à Sielkowo que nous reçûmes la nouvelle que le général en chef avait enlevé la position de Wavre, anéanti le corps de Geismar, et fortement écharpé celui de Rosen, à Wielkie-Dembe; on avait pris 20,000 hommes. Nous reçûmes l'ordre de repasser la Narew et de nous porter sur le Liwiec pour observer les gardes qu'on croyait devoir venir au secours de Siedlce. Nous marchâmes, à cause des mauvais chemins, par Jablonna, Praga, Stanislawów, et Liw, où, la veille, le 20e d'infanterie, régiment tout nouveau, avait eu une très belle affaire. Je passai le Liwiec sur un mauvais pont que le général Uminski venait de faire jeter devant l'ennemi. Le soir nous fîmes prisonniers quel-

ques hulans, et, à la pointe de jour, en poussant des reconnaissances en avant de Wengrow, on en fit encore. 1 officier, 75 sapeurs bien armés, se rendirent à un peloton du 3e de chasseurs à cheval; ils étaient vieux soldats, tous natifs des gouvernements moscovites. Cette circonstance et d'autres rencontres prouvaient que les affaires de Wavre, de Wielkie-Dembe et d'Iganie, avaient porté la consternation parmi leurs troupes.

Sans faire de vaines suppositions, on peut cependant regarder comme certain que, si le général en chef, après Wavre et Wielkie-Dembe, au lieu de faire tâtonner à droite, huit jours, par des généraux qui lui rapportaient toujours que l'ennemi était en force; au lieu de s'en tenir au succès d'Iganie, qui a été brillant pour nos troupes, puisqu'elles combattirent dans la proportion de un à quatre, eût marché de suite directement à droite contre le maréchal Diébitch, qui avait peine à se tirer des boues le long du Wieprz; s'il se fût renforcé de notre corps en le faisant marcher sur la chaussée, et puis à droite derrière lui pour former sa réserve; que cette première armée de Diébitch aurait été anéantie, les 200 pièces prises, la communication avec nos frères de Lithuanie et de Volhynie ouverte; enfin les suites en eussent été incalculables.

Au lieu de cela, les huit jours de tâtonnement laissèrent le temps à Pahlen II d'arriver, ainsi qu'à Rosen, et au maréchal de les joindre à Siedlce. L'armée russe se trouvait ainsi réunie et renforcée. Le général Uminski, de Liw, fit une pointe sur Sokolow avec une partie du corps. Je fis une soixantaine de prisonniers au-delà de Sokolow. Cette pointe ayant effrayé les généraux à Siedlce, ils envoyèrent la division Ougroumof prendre notre mauvaise tête de pont qu'on venait de faire devant le pont de Liw. On y avait placé

300 hommes et pas d'artillerie; ils s'y firent tuer. A la suite de cela on se canonna toute la journée, et on perdit du monde de part et d'autre. Pendant la canonnade le général Uminski, apercevant de la cavalerie à la gauche de la position ennemie, fit passer au gué le Liwiec par le 1er de hulans, qui chargea 5 escadrons de cavalerie, auxquels il prit 250 hommes; le reste se retira si promptement que les cavaliers épars tombaient sur leurs propres pièces. Nous eûmes de ce côté du Liwiec le spectacle de cette charge, qui fut une des plus belles qui aient été faites; car les Russes la reçurent très bien, on se choqua avec vigueur, on se mêla, l'adresse en décida. La division Ougroumof se retira et nous occupâmes de nouveau Wengrow.

Notre camp à Liw nous fut funeste; il était placé près des marais, et le choléra commença à faire des ravages. Mon troisième de chasseurs, dont les hommes étaient plus mous que ceux des autres régiments, en perdit une cinquantaine, mais pas d'officiers; il mourut aussi quelques officiers des autres régiments: en général, ceux qui en parlaient et s'en affectaient d'avance.

Pendant qu'on resta campé à Liw, nous enlevâmes une nuit deux escadrons entiers de chasseurs à cheval à Sokolow, et une autre nuit un escadron des hulans tartares à Mokobudy. Les paysans accouraient nous prévenir, dès que quelques détachements quittaient le camp de Siedlce.

Après ces petites affaires on resta encore das l'inaction. On envoya le colonel Lewoniski à Pultusk avec le 1er d'infanterie légère et le 1er de hulans, pensant qu'il pourrait percer en Lithuanie, où l'insurrection avait éclaté prématurément. Plus tard, le général Jankoski fut envoyé pour tâcher de faire la même opération, avec toute une division, tandis que c'eût été

facile pendant que nous étions à Sokolow, le Bug n'étant pas du tout gardé à Granny.

Le temps, si précieux en toute circonstance, l'est bien plus encore à la guerre. Comme ancien militaire, pendant et après les guerres, j'ai beaucoup réfléchi sur les opérations; j'ai la certitude qu'à cette époque, si nous n'avions pas perdu de temps, l'armée russe était battue, les gardes obligées de se retirer à travers nos provinces insurgées, et la Lithuanie était sauvée. Pour la Lithuanie ce moment fut le seul favorable; car un peu plus tard ces courageux Lithuaniens ont été accablés par des corps réguliers contre lesquels, sans organisation et surtout sans armes, ils ne purent tenir. Les Russes, prévoyant cette insurrection, avaient enlevé aux paysans jusqu'au moindre morceau de fer de leurs instruments agricoles, et avaient fait partir pour l'intérieur ou le fond de l'empire tous les anciens militaires et tous les gens capables d'agir. Lorsque j'arrivai en Lithuanie l'insurrection se trouvait étouffée, et les troupes russes, non seulement tenaient garnison dans toutes les petites villes, s'étant retranchées à la hâte dans les principales, mais il y arrivait en outre des corps considérables du fond de la Russie.

Le maréchal Diébitch, réuni à Siedlce à Pahlen II et à Rosen, placé dans une position très avantageuse, dont Siedlce était le centre, également formidable de trois côtés, s'y trouvait non seulement fort de la supériorité du nombre, mais en quelque sorte dans une forteresse, et ses communications assurées avec ses magasins de Brcesc. Voyant que le général en chef ne l'attaquerait pas, il quitta cette position avec la majeure partie dc ses forces par sa gauche, pour tourner notre droite par Kuflew. Mais le général en chef s'y attendait, et des ordres avaient été donnés plusieurs jours d'avance. On se retira de suite sur tous les

points, et le maréchal, ayant inutilement fait sa marche de flanc, regagna la chaussée et s'avança jusqu'à Minsk. Son avant-garde s'arrêta devant Wielkie Dembe, et le lendemain se retira à Siedlce. Lorsqu'on me dit que le maréchal de Minsk s'était retiré avec son armée derriére le Liwice, je ne voulus jamais le croire, et il serait intéressant de savoir la véritable cause de cetle marche de Siedlce sur Minsk et du retour à Siedlce: si ce n'était qu'une reconnaissance, c'était un bien grand mouvement.

Nous le suivîmes jusqu'à Kałuszyn, le gros de notre armée, et nous; l'aile gauche, jusqu'à Zimnawoda, sur la route de Sucha. C'est en avançant d'Okuniew sur Stanislawow que notre régiment de hulans de Lublin fit une si belle charge dans la forêt, où il mit en déroute 400 cosaques et 100 husards du régiment de Pawlogrod, le plus beau de l'armée russe, et fit 85 prisonniers.

De Sucha, le maréchal fit une nouvelle reconnaissance sur Zimnawoda; mais cette fois il n'avait que 10 à 12 mille hommes. On se canonna, et le 4e escadron du 3e de chasseurs à cheval fit une belle charge sur l'infanterie, qui se retira à la lisière du bois, d'où elle exécuta des feux. La cavalerie russe déboucha sur ce seul escadron, qui en se retirant, et se voyant chargé par une nuée de cosaques, s'arrêta, leur fit face, et, quoique accablé par les obus, non seulemant ne se laissa pas entamer, mais parvint encore à enlever ses blessés.

Je ne puis m'expliquer autrement ces grandes reconnaissances du maréchal que par l'idée qu'il a peut-être pu concevoir que la vivacité polonaise serait entraînée à se jeter dans le piége que leur tendait la ruse froide et calculée des Russes, et de les faire arriver ainsi sur des positions hérissées de pièces de fort calibre.

C'est avant ces différents mouvements que nous apprîmes la reddition du général Dwernicki aux Autrichiens avec 4000 hommes. Il s'était aventuré à dépasser l'aile gauche de Rudiger, qui en avait 23,000, tenant en bride la Volhynie et la Podolie. Le général en chef, ne voulant pas abandonner ces provinces qui nous demandaient des secours, fit partir le général Chrzanawski avec 6000 hommes de troupes d'élite. Ces deux expéditions réunies auraient peut-être eu un heureux résultat; parties isolément elles étaient trop faibles. Le général Chrzanawski a fait ce qu'il a pu; il a eu plusieurs succès brillants, qui délivrèrent pendant quelque temps le palatinat de Lublin.

Nous nous trouvions dans nos positions de Kaluszyn, lorsque le général en chef, à son quartier général de Jendrzeiow, me proposa de prendre un régiment de cavalerie et une batterie légère, de faire passer 200 officiers et sous-officiers instructeurs aux Lithuaniens et Samogitiens qui en réclamaient. Je lui demandai 500 chevaux, 100 fantassins et seulement 2 pièces, et de plus que tous les officiers et sous-officiers instructeurs d'infanterie et d'artillerie fussent montés.

Le géneral en chef avait toujours eu le projet de faire passer cetté expédition par le palatinat d'Augustowo; je lui proposai de passer entre le corps des gardes et Diébitch, c'est-à-dire du côté de Bransk, pour entrer de suite en Lithuanie par où on s'y attendait le moins. On avait beaucoup parlé de l'expédition de Lewniski et de de Jankoski, on parla aussi beaucoup trop de la mienne; mais l'opération que le général en chef entreprit contre les gardes me facilita beaucoup le passage.

Laissant le général Uminski pour masquer la position que nous tenions, le général en chef se mit en marche avec toute l'armée, passa la Narew et le Bug

à Zegrze et Sierock, rejoignit la division du général Jankoski, qui était depuis quelques jours sur la route de Lomza, et la fit marcher de suite sur Przytycza, où on rencontra les avant-postes des gardes. La joie de nos soldats fut très grande en les apercevant. Les cosaques de la garde tiraillaient de très près: il faut leur rendre la justice que c'est le meilleur régiment de la cavalerie russe. A Przytycza, et surtout dans le bois à gauche, les chasseurs à pied de la garde et les chasseurs finois tinrent bien quelque temps, jusqu'à ce que notre bataillon d'avant-garde fut renforcé; alors ils furent poussés vigoureusement à travers les bois et deux villages. Au sortir de Dlugosiodlo, leur bataillon d'arrière-garde fut chargé par le 1er escadron du 1er de hulans, qui, quoique attaquant sur une route bordée de haies sans pouvoir se déployer, enfonça la colonne. Les chasseurs russes, passant par-dessus les haies à gauche et à droite, et se trouvant en sûreté contre les hulans, purent tirer à bout portant sur leurs deux flancs; cette circonstance empêcha de détruire le bataillon, qui parvint à se retirer dans les bois, où il fut poursuivi vigoureusement jusqu'à la nuit.

Le lendemain, après avoir mangé la soupe, on reprit la route de Lomza. On fit la faute de ne pas occuper de suite le pont de Czerwin, au lieu de s'avancer droit sur Sokolow, qui était plus loin. J'ai su le soir que le général en chef l'avait ordonné. Les Russes brûlèrent celui de Sokolow devant nous, sur la Orzyc, et envoyèrent ensuite brûler celui de Czerwin sur notre gauche, tout-à-fait en arrière de nous; ils firent faire cette expédition par le régiment des hulans de la garde, appuyé de 4 pièces, et protégé par la petite rivière. Le pont de Czerwin, que nos patrouilles de gauche avaient déjà passé et repassé, nous eût fait atteindre quatre heures plus tôt la position qu'occupait l'arrière-garde

russe, qui eût été sûrement anéantie; car même, ayant perdu ces quatre heures et passé ensuite le gué, nous la talonnâmes tellement jusqu'à la digue de Jakac, que, si on avait un peu trotté, le régiment de hulans et peut-être celui des hussards eussent été détruits. J'arrivai avec un seul peloton et 2 pièces légères à l'entrée de la digue, et je leur envoyai une vingtaine d'obus le long de cette digue où ils étaient encombrés. Notre batterie de position arriva lorsque la digue était déjà dégagée et passée; leur artillerie répondit de Jakac, protégeant une compagnie de sapeurs qui détruisit le pont avec beaucoup d'intrépidité, sous le feu de notre mitraille.

Le général en chef ayant eu l'avis qu'Ostrolenka était encore occupé par Sacken, ordonna que la division Gielgud, qui nous suivait, marchât toute la nuit pour le couper de Lomza; le général Dembinski marcha de l'autre côté de la Narew. Mais ce mouvement fut mal exécuté; l'avant-garde de Gielgud n'arriva devant Ostrolenka qu'à deux heures après midi, et y trouva, au lieu de Sacken, le général Dembinski. Les Russes avaient filé deux heures avant sur Lomza. La division Gielgud les suivit; Sacken passa la Narew, et se retira sur Raygrod. Le grand-duc Michel se retira sur Tykocin, en abandonnant à Lomza beaucoup d'équipages et d'effets qui tombèrent entre les mains de la division Gielgud, ce qui contribua peut-être à jeter du désordre dans cette division, et à la faire rester trop long-temps à Lomza à son retour de Tykocin.

Le général en chef avait marché, par Sniadowo, droit à Tykocin. Quelque diligence qu'il fit, le grand-duc en fit encore une plus grande dans sa retraite.

Étant auprès de Jakac, le général en chef me fit venir à Xiénzolop, jugeant fort bien que c'était le moment de passer entre les gardes et Diebitsch, puisque

le grand-duc était trop occupé de sa retraite pour imaginer que la cavalerie qu'il apercevrait à sa gauche en voulût à autre chose qu'à ses bagages. De son côté le maréchal était trop inquiet sur la propre marche pour venir au secours du grand-duc. Il s'agissait donc surtout de passer avant qu'il eût traversé le Bug et rejoint les gardes.

Le général en chef comptait sur le général Lubinski pour être averti de la marche du maréchal. Il était posté à Nur, où il avait détruit le pont de Russes; et il devait non seulement avertir des mouvements du maréchal, mais l'arrêter autant que son petit corps était en état de la faire. Dans ma marche vers la frontière, je fus de nuit auprés du général Lubinski â Nur: je le trouvai, comme je l'avais toujours connu, jugeant parfaitement bien la position. Je ne sais comment, quelques jours plus rard, il se laissa surprendre, le maréchal l'ayant dépassé avant qu'il en eût rien su. Il s'en tira bravement, et par ses bonnes dispositions trouva moyen de se faire jour. Mais le général en chef n'en apprit pas moins, un peu trop tard, le mouvement du maréchal, qui, comme on l'aura vu dans ses bulletins, a dit avoir fait faire â son armée 70 werstes en un jour, et coupé la division Gielgud à Lomza. Il atteignit la division Kamniski â Ostrolenka avant qu'elle eût pu passer le pont. Ce pont fut enlevé sous le feu de 60 pièces de position qui battaient en flanc nos troupes; elles rejetèrent les Russes dans Ostrolenka à plusieurs reprises, mais ne purent tenir contre la mitraille que les accablait de deux côtés. On a comparé ce passage du pont à celui de Lodi; mais il y a la différence que ce que les Français avaient contre eux à Lodi, le Russes l'ont eu pour eux à Ostrolenka, c'est-à-dire le rentrant de la rivière.

J'étais parti de Xienzopol le 19 mai, avec ma co-

lonne, composée de 500 chevaux du 1er de hulans, 100 hommes d'infanterie du 1er de chasseurs à pied, 2 piéces d'artillerie à cheval, et 100 officiers et sous-officiers instructeurs, pour rejoindre les Lithuaniens, que je devais rencontrer aux environs de Lida.

Côtoyant les védettes de la garde, et couvert par un rideau, j'arrivai à la frontiére le 21, à Mien, que je traversai de suite pendant la nuit. Le soir, les paysans qui nous avaient déjà reconnus, accouraient des villages voisins pour nous apporter des vivres. La joie de ces pauvres gens est difficile à décrire; elle fit verser des larmes même à nos plus vieilles moustaches.

J'envoyai une patrouille à Bransk, qui y fit prisonnier un détachement chargé de garder le magasin. Le gardemagasin russe me fit rire, lorsque je le vis en grande tenue m'apportant l'état du magasin et tous ses comptes, qui, je suppose, étaient plus ou moins en règle. C'était un véritable employé russe, tellement esclave du réglement, que, apprenant qu'un général arrivait, il se croyait obligé de lui présenter son rapport. Je lui recommandai de conserver le magasin pour nos troupes, et d'aider les habitants à empêcher, s'il arrivait des cosaques dans la journée, qu'ils ne brûlassent, ne pouvant pas y laisser de garnison, mais qu'il en arriverait le lendemain et qu'on le conserverait à son poste. Toujours d'apres le réglement, il m'assura que je serais obéi.

J'envoyai aussi une patrouille avec quelques sapeurs à cheval, pour détruire sur la grande route de Bialystok à Biolok le pont sur la Narew, afin qu'on ne vînt pas me déranger de ce côté. Mais apparemment qu'on savait déjà à Bialystok la marche d'une colonne, puisque ma patrouille trouva que les Russes eux-mêmes m'avaient rendu les service de brûler le pont. On vit

des cosaques de la garde à l'autre bord. Je marchai sur Biolok, où je savais qu'il y avait 1,000 soldats sortant de l'hôpital, disposés à remettre leurs armes aux insurgés. J'arrivai devant la ville le soir, par une pluie battante. Nos trompettes, marchant en tête comme en pleine paix, entonnérent la victoire. Ce détachement mit bas les armes; on les chargea sur des charrettes, et nous continuâmes notre marche.

J'étais pressé d'arriver devant la forêt de Bialowieza, où j'étais instruit que le général Linden tenait enfermés les gardes de la forêt, qui faisaient depuis quelque temps la petite guerre aux Russes, et entretenaient des communications entre les insurgés de Lithuanie et ceux de Podlesie et Volhynie. Ayant pris des informations sur sa position et sa force, j'appris qu'il avait 600 hommes d'infanterie, 100 chevaux et 2 pièces. Espérant le surprendre, je me décidai à l'attaquer ponr dégager les chasseurs et passer. Je m'approchai assez près sans être aperçu, car les Russes tenaient leurs védettes du côté de la forêt. Je les trouvai cependant sous les armes, et prenant des mesures pour occuper le village evec environ la moitié d'un bataillon. Il n'y avait plus à balancer: je fis partir l'escardron ventre à terre. Il se précipita dans le village, et, pénétrant derriére les maisons et les granges où s'étaient blottis les fantassins, malgré leur feu à bout portant, il les força à mettre bas les armes. Je voyais le reste de la colonne se former derrière le village; un petit champ à droite me permit d'approcher au galop mes deux pièces à portée de pistolet. Elle tirérent sur le bataillon quelques coups de mitraille qui le déconcertèrent. Sous la protection de ces pièces, l'escadron déboucha du village, et chargea la bataillon, qui se retirait vers la forêt. Cette charge fut sans résultat. Alors je criai: «Hulans! voyez l'en-

« nemi devant vous; il est aussi derrière, à droite et « à gsuche: vous êtes perdus si vous ne l'enfoncez. » Cctte logique eut son effet: le bataillon fut renversé, un canon et 150 hommes pris; le reste avec le second canon parvint â gagner la forêt, parce que nos hulans s'arrêtèrent étourdiment pour causer avec les prisonniers. Mes 80 chasseurs à pied poussèrent les Russes dans la forêt, voulant prendre la pièce qu'ils emmenaient. . J'eus peine à les faire revenir; il commençait à faire sombre, et je n'avais pas d'hommes à perdre. Quelques hulans ètaient tombés; Grotkoski, que le genéral en chef m'avait donné, fut tué raide, l'abbé Loga blessé d'un coup dé bayonnette, mon aide-decamp Potworowski et Niepokuyczycki par la mitraille. Pendant l'affaire, Melzynski, que j'avais envoyé à gauche en reconnaissance, y fit prisonniers un major et 18 hulans.

J'avais espéré que le canon avertirait les gardes de la forêt de l'arrivée des troupes polonaises; mais, pour éviter le général Linden et les troupes russes déjà postées à Bialowieza, ils s'étaient retirés à l'autre extrémité de la forêt. Il ne m'en arriva que 200 le lendemain à Massiewo, où j'arrivai par Narewka. Je les laissai pour garder les ponts derrière moi sur la Narew à Rudnia, contre les cosaques de la garde qui étaient arrivés de la ville de Narew, et je débouchaî de la forêt par Chrinki, où vint me joindre le général Tyszkiewiez, seigneur lithuanien de Twislocz.

Je répandis le bruit que je marchais vers Slonim, pour donner le change; et, me jetant à côté de Watkawysk et Rosey, je passai le Niémen la nuit sur des bateaux. On avait envoyé de Grodno pour les enlever devant moi. Ayant alarmé la garnison de Grodno, je me jetai à droite de la grande route de Wilna, et par Zoludek j'envoyai prendre possession du pont à Or-

lanka, où j'arrivai le soir avec la colonne. J'en repartis à minuit pour essayer, en alarmant la garnison de Lida, forte de 400 hommes avec 2 canons, de la faire sortir de la ville pour pouvoir la charger. Le pauvre commandant eut la bonhomie de quitter la ville, où, avec de l'infanterie, il était en sûreté contre ma cavalerie. Je traversai la ville. Un détachement de vétérans tenaient la garde; ils me présentèrent les armes; je ris de bon coeur de cette attention, car ils savaient fort bien qui nous étions. Je suivis au trot la garnison, qui allait bientôt gagner la forêt; mais, pressée, elle fut obligé de se former, et, après quelques décharges de leurs canons et une seule de l'infanterie, canons et infanterie avec leurs vieux drapeaux étaient à nous. Il ne nous échappa que l'officier d'artillerie, qui alla porter cette bonne nouvelle au gouverneur de Wilna.

Si le commandant avait pu se retirer deux mille pas de plus, il gagnait la forêt et rejoignait un bataillon d'infanterie et quelques centaines de ce qu'on appelait des Circassiens, mais qui étaient tout simplement de bons cosaques qui avaient combattu les Circassiens et étaient armés comme eux. Mon avant-garde tirailla avec eux le reste du jour; mais comme leur bataillon s'était posté dans le bois et avait pris possession d'un château et d'une ferme, contre laquelle un bataillon de volontaires que je venais de former fit le le soir une attaque qui ne réussit pas, je fus obligé de filer à gauche, comptant me diriger vers Troki, où je savais devoir rencontrer les insurgés. Nous marchâmes à la pointe du jour sur Myto.

J'envoyai le capitaine Mielzynski prendre possession du pont sur la Mereczanka à Orany. Il avait une grande adresse pour ces sortes d'opérations, et dès qu'il s'agissait d'une rivière à passer, tout le monde jetait les

veux sur lui. A Orany il fit prisonnier un détachement d'infanterie avec un officier qui se rendait de Merecz à Troki. Je sauvai cet officier des mains des Lithuaniens, qui étaient fort irrités contre lui, parce qu'il avait exercé des cruautés sur des insurgés prisonniers avant de les mettre à mort.

Les habitants de toutes les classes facilitaient mes mouvements, ils couraient partout aux informations, nous apportaient des nouvelles et nous gardaient. Cette marche de cent quarante lieues, à travers des troupes et des garnisons ennemies, me faisait sentir que je marchais dans mon pays, que je me trouvais dans ma patrie. Au milieu de ces allées et venues, mes védettes avaient naturellement l'ordre de laisser entrer et sortir du camp tout paysan et tout habitant. Il ne se trouva pas un faux frère, et je le dis ici à l'honneur des Lithuaniens, qui depuis assez long-temps étaient sous le joug russe pour pouvoir être corrompus. Ils avaient été traités de manière à être effrayés, car les Russes ont déployé contre eux toute leur barbarie; outre les tourments et la mort qu'ils faisaient subir à tout Lithuanien pris avec une arme quelconque, tout lieu où ils s'étaient défendus était saccagé, de même que toutes les habitations d'où il s'était absenté quelqu'un. A Osmiana on égorgea femmes et enfants. On peut prévoir ce qui doit résulter de confier l'exécution de semblables mesures à des officiers russes. Autant ces officiers ont montré peu de vigueur près de Varsovie, autant leur rage semble s'être irritée en Lithuanie. L'empereur est certainement placé dans la malheureuse position de ne pouvoir écouter aucun sentiment de justice à l'égard de Pologne; il ne le peut pas, à cause de la disposition des esprits russes, que l'idée de l'existence d'une Pologne indépendante met hors d'eux, en

ce qu'elle les sépare de l'Europe civilisée, dont ils ont tant de prétention de faire partie.

Les cruautés exercées en Lithuanie ont disposé le pays à une explosion bien plus violente un jour, mais pour le moment elles ont certainement effrayé les esprits habitués à trembler devant le knout. Aussi partout où nous passions le peuple courait au-devant de nous, remerciant Dieu et nous demandant des armes, lorsque nous en avions à peine assez pour nous. Et dans cette Lithuanie, cette Samogitie, où nous vivions dans l'abandance, parce que les habitants nous apportaient tout, les Russes étaient obligés de commander du pain en Prusse. D'Orany, je marchai sur Stokliszki, et le lendemain matin nous surprîmes à Uzugast 27 cosaques du Don avec un officier, déjeunant dans une cour de château. Comme j'envoyai contre eux des volontaires, ils se défendirent très vivement; beaucoup furent blessés. La joie des paysans de voir dans leurs mains ceux qu'ils regardaient comme leurs bourreaux faillit coûter la vie à quelques uns de ces instruments innocents, jusqu'à un certain point, d'une oppression exercée depuis bien des années, et contre laquelle des idées éclairées ne pourront agir qu'avec le temps. Lorsque je vis ces pauvres cosaques les mains liées derrière le dos, j'en fus peiné, et les fis délier. Un seul s'était échappé; il revint se rendre, de peur d'être pris par les paysans, et leur officier nous suivit très long-temps, ne voulant plus nous quitter.

Arrivé à Kitowizki, le prince Gabriel Oginski m'y rejoignit, et le lendemain, à Gabrielow, m'amena un millier d'insurgés et 160 étudiants qui avaient quitté Wilna. Le bonheur de cette jeunesse d'apercevoir des troupes polonaises ne saurait se décrire. Les Lithuaniens sont encore si peu Russes, qu'ils ont toutes les qualités et tous les défauts des Polonais au plus haut

degré : francs jusqu'à l'inconséquence, enthousiastes autant que les Russes sont calculés.

D'après la situation des choses à cette époque en Lithuanie, je jugeai que j'y étais arrivé trop tard. En Lithuanie comme en Samogitie, toutes les insurrections avaient été apaisées, toutes les villes de quelque importance avaient été occupées ; et partout où ces pauvres Lithuaniens avaient établi un maréchal ferrant pour leur faire des piques, on avait tout détruit, en commençant par une fonderie de canons à Worny.

En outre je sus que des forces considérables arrivaient de la Russie blanche (de Witepsk), sous Tolstoi, et que le gouverneur de Livonie, Pahlen, en organisait aussi. Je savais de plus que la division des gardes, appelée de Lithuanie, avait marché sur Merecz, et que toutes ces forces allaient se trouver à portée de se réunir dans une dizaine de jours. Je formai donc le projet de me faire rejoindre par tout ce qui restait d'insurgés en Samogitie, de marcher en tournant autour de Wilna vers Minsk et Mozyr, où tout était prêt pour l'insurrection; mais la nouvelle direction qu'avait prise la division de Gielgud, poursuivant Sacken sur Kowno, changea ce plan. J'écrivis au général Dembinski, qui était devant Kowno, d'engager le général Gielgud à passer le Niémen aussitôt que possible à droite de Kowno, pour tomber sur la garnison de Wilna, avant que la division des gardes et Tolstoi y arrivassent. Mais celui-ci me répondit que le général Gielgud lui avait déja envoyé trois ordres pour marcher à gauche; qu'ils passaient le 7 à Gielgudyzki pour marcher sur Keydany. A cette nouvelle, je marchai sur Janow, où je passai la Wilia, poussant jusqu'à Zeyney, et de ma personne je fus prendre les ordres du général Gielgud, qui était mon ancien. Sur le rapport que je lui fis de la situation des affaires, il fut

convenu que nous tomberions de suite sur Wilna, pour y accabler la garnison, forte de 3000 hommes, à laquelle devaient se joindre 2000 hommes de Sacken qu'on ne pouvait plus empêcher de s'y réunir. Le colonel Szymanowski avec 1000 hommes devait marcher en Samogitie, y ramasser les insurgés épars, et s'emparer de Polangen.

Nous nous séparâmes de suite, moi pour passer la Swienta-Rzeka et la Wilia, et le général Dembinski pour venir sur Wilna par le nord, en poussant son aile gauche jusqu'à Niemenczyn. Je fis diligence, j'établis un pont sur la Swienta-Rzeka à Wieprze, et passai la Wilia à Czebiszki, où mon étonnement fut grand lorsque j'y reçus l'ordre de ne faire qu'une démonstration sur Wilna, du côté de Ponary, tandis que le général Dembinski en ferait une du côté du nord. Je répondis de suite que j'obéirais certainement dans tous les cas; mais j'observai qu'une démonstration n'aboutissait à rien, qu'il fallait accabler l'ennemi sans perdre une minute, sans quoi nous le serions dans une quinzaine de jours; et je dis au général Gielgud que je m'attendais à le voir arriver avec sa division, le surlendemain, devant la position de Ponary, où certainement on défendrait les approches de Wilna. J'y arrivai avec mon petit corps, pressant vivement 3 à 400 cosaques qui essayaient de tirailler; ils n'eurent pas le temps de brûler le pont sur la Waka, et j'y pris poste avec mon avant-garde. De là je pus à mon aise reconnaître la position des Russes, au-dessous de Panary. Les paysans me menèrent seul, avec mon aide-de-camp Wielopolski, à travers les bois, sur une colline qui dominait tous les arbres, et d'où on découvrait même Wilna. Les cosaques qui tenaient des postes de tous les côtés, sur les hauteurs aux environs, m'aperçurent de suite et furent en rumeur; mais les paysans qui gar-

daient tous les sentiers m'assurèrent qu'au galop même il leur fallait une demi-heure pour traverser les sentiers qui aboutissaient où j'étais, et que dans les bois ils ne s'avançaient qu'avec précaution. Les paysans autour de Wilna surtout sont encore meilleurs qu'ailleurs. Il y a aussi près de Waka un village très attaché à la Pologne: les habitants baisaient avec enthousiasme les pièces de monnaie aux armes de Pologne et Lithuanie réunies. Les Russes étaient encore à Troki et occupaient leurs villages, et cependant ils envoyèrent un de leurs anciens pour nous dire qu'ils voulaient former un régiment comme autrefois.

On laissa un jour mon avant-garde tranquille à Waka; le surlendemain un bataillon vint attaquer le pont à la pointe du jour; un escadron de lanciers se précipita sur le pont; mais les 300 hommes d'infanterie que j'avais placés dans quelques maisons, de notre côté du pont, les reçurent si bien qu'ils s'en retournèrent plus vite qu'ils n'étaient venus.

A mon poste de Malowanka les cosaques de la garde vinrent nous reconnaître par la gauche; mais j'avais placé Stanislas Chlapowski, avec les chasseurs à pied, chez le curé, sur une hauteur, et un cosaque étant tombé atteint d'un coup de feu, les autres s'enfuirent.

J'attendais avec l'impatience l'arrivée de Gielgud, le temps s'coulait, la garde russe était déjà à hauteur de Troki, et allait être à Wilna dans deux jours; ma position avec mon petit corps devenait dangereuse. Effectivement le surlendemain de l'attaque de front sur Waka, l'infanterie russe en faisant un circuit tourna mes 300 hommes par la droite, comme je l'avais prévu; ils se retirèrent à Malowanka par un petit sentier à travers le bois, le long de la Wilia. Comme j'attendais la division le lendemain, je me reportai en avant

et repris mon poste à Waka, où l'ennemi me laissa encore maître du pont.

J'avais été obligé, avec mon peu de monde, de m'étendre pour imposer à l'ennemi et pouvoir rester aussi près de Wilna. J'avais mon avant-garde à Waka, composée de 300 hommes infanterie, 150 chevaux; à Malowanka 200 chevaux et 100 fantassins. A Reykonty mes 5 pièces, le reste du 1er de hulans, 6 escadrons nouveaux que je faisais exercer ainsi qu'un nouveau bataillon qui s'augmentait tous les jours. A Troki j'avais envoyé un partisan avec 200 hommes et 2 pelotons du 1er de hulans, pour éclairer partout et me donner toujours des nouvelles de la marche du général Kuruta avec la division des gardes; et je voyais avec plaisir que lui, qui était quatre fois aussi fort que moi, marchait avec la plus grande précaution; or, comme je le savais en communication avec Wilna, parcequ'on avait de là envoyé un petit bataillon pour le couvrir du côté de Troki, j'en conclus qu'à Wilna on me croyait en force. J'avais tous les jours des communications avec la ville, et, quoique tout ce qu'il y avait de jeunes gens l'eût quittée pour joindre nos différents corps, on parvint à s'assurer encore de 500 hommes qui devaient couper les ponts, et empêcher qu'on ne détruisît les poudres ainsi que les armes au moment où nous nous serions emparés de la position de Ponary, qu'on fortifiait sans relâche pendant les cinq jours que le général Gielgud perdait en me laissant dans une position aussi périlleuse. Cela était si manifeste qu'il m'arriva une députation d'officiers pour me proposer de forcer le général Gielgud à me remettre le commandement général. Effrayé de cet exemple d'insubordination, je les menaçai de les faire juger par un conseil de guerre. Je ne pus leur contester les fautes du général Gielgud, mais je les assurai qu'il valait peut-être mieux ne pas

réussir dans une entreprise, que de donner l'exemple de la désunion entre nous; qu'au contraire notre révolution devait, quand même elle succomberait, laisser le souvenir de notre union, et ne pas nous entacher d'un acte d'insubordination. Un Lithuanien se présenta, voulant absolument aller faire des représentations au général en chef; et comme de toute part on m'avait dépeint l'affreux désordre que le général Gielgud avait laissé introduire dans sa division, je le laissai partir à tout hasard.

Le général Gielgud arriva enfin; il était trop tard. La division Kuruta était arrivée de son côté, et déjà placée à Ponary. La tête de colonne de Tolstoi devait entrer le lendemain à Wilna. Le débouché de Ponary à la Chapelle était bien fortifié et hérissé de 20 pièces, que 40 autres pouvaint relever. Mais le général Gielgud, entraîné par l'amour-propre, me dit: »Je ne veux pas reculer«; ajoutant que je m'étais rendu populaire dans l'armée parceque j'avais proposé cette attaque. Je lui donnai ma parole d'honneur que jamais je n'accepterais le commandement de cette manière, et que je m'engageais à lui obéir et à le soutenir de tous mes moyens. Il fut très satisfait, mais voulut attaquer. Je le conduisis donc à Waka, lui montrai la première position des Russes, et lui dis que nous l'enlèverions sans peine; mais que derrière cela il y avait la Chapelle, bien fortifiée, bien garnie, et beaucoup de monde encore derrière. Il me répondit: »Notre 7e de ligne enlèvera cela.« On convint donc que, dès que la première hauteur serait enlevée, nos colonnes se porteraient vers la droite, de manière à avoir notre gauche sur la grande route.

Je vis alors passer à Waka cette malheureuse division pleine de résolution, mais ayant déjà pris l'habitude de marcher en désordre; le tiers des soldats

étaient des Lithuaniens armés de fusils de chasse; ils étaient animés du plus grand zèle, mais ne savaient pas même encore conserver leur alignement. La première hauteur fut enlevée par nos tirailleurs; les Russes n'y avaient qu'un bataillon et 4 pièces, apparemment dans l'intention de nous attirer. Nous nous trouvions devant la Chapelle, qui nous était cachée encore par un bois assez fourré; deux grandes routes y aboutissaient, celle sur laquelle nous marchions et celle de Troki. Le général Gielgud, voyant déboucher sur notre droite ses tirailleurs et une colonne d'infanterie, les prit pour l'ennemi; il ne crut pas que c'était Zaliwski, parce que, disait-il, il n'avait jamais obéi à aucun ordre. Il m'envoya reconnaître ces troupes et organiser l'attaque de droite, où il allait envoyer des colonnes.

Je me rendis à notre extrême droite et me convainquis que c'était Zaliwski qui arrivait on ne peut pas plus à propos. Je lui donnai la direction plus à droite; je le renforçai d'un bataillon que Gielgud envoyait; ce bataillon devait soutenir les 1500 volontaires que Zaliwski avait ramassés.

Pendant que je m'avançais sur la Chapelle, et que je regardais toujours à gauche pour voir si nos colonnes du centre n'appuyaient pas vers notre droite, comme l'ordre en avait été donné au général Rohland, j'entendis une forte canonnade s'engager à notre extrême gauche; je m'y portai au galop. Quel fut mon étonnement lorsque je vis tous nos bataillons entièrement à gauche de la grande route et contre la Wilia, où ils étaient dans l'impossibilité d'agir. Plusieurs bataillons étaient même déjà descendus de la hauteur. Je changeai nos pièces de position: elles étaient toutes dispersées par deux dans les bois, de manière à ne pouvoir faire aucun effet.

Les Russes envoyèrent de l'infanterie contre la nô-

tre; qui était descendue, et elle fut coupée, mais se fraya passage et regagna la hauteur, après avoir perdu du monde inutilement. En attendant, tous les bataillons, même la réserve, avaient été dispersés dans les bois, sans être soutenus par une seule batterie entière; aucun ensemble, aucune combinaison dans l'attaque. Les Russes, voyant qu'on n'attaquait même pas leur position fortifiée, en firent déboucher quelques colonnes d'infanterie. Le général Gielgud, apparemment sur ce rapport, vint me dire: «J'ai envoyé l'ordre à toute la ligne de se retirer sur tous les points; je vous charge de couvrir la retraite avec le 1er de hulans.» Je le disposai en conséquence.

L'infanterie et l'artillerie se retirèrent sourtout par ma gauche, parce que c'était là qu'on les avait inutilement envoyées, ou pour mieux dire laissées aller. L'infanterie russe et quelques pièces légères prirent possession de la lisière du bois en face de nous; enfin leur cavalerie déboucha aussi. Mon premier escadron, commandé par Hempel, la laissa arriver à trente pas, fit sa charge et la renversa. D'autres escadrons parurent et chargèrent Hempel de front et sur son flanc gauche; mais mon second escadron se présenta à la gauche, et les Russes après le second choc quittèrent le champ de bataille pour laisser jouer leur pièces à mitraille, parce que la seconde charge nous avait trop rapprochés du bois. Là, sous la protection de leurs pièces, ils déployèrent un nouveau régiment de hulans. Mes trois premiers escadrons furent obligés d'aller à leur rencontre. Ils y allèrent si vigoureusement qu'ils leur prirent 50 chevaux, les firent rentrer dans le bois, atteignirent de leurs lances les canonniers sur leurs pièces et arrivèrent ainsi sous le feu de l'infanterie, où je perdis une soixantaine d'hommes.

La cavalerie russe en eut assez, et ne reparut plus.

Je pris position sur la grande route, où le général Gielgud m'avait laissé 2 pièces. Après une heure, voyant qu'il n'y avait que quelques cosaques qui mettaient le nez hors du bois, et que notre infanterie approchait déjà de Waka, je fis ma retraite sans être aucunement poursuivi. J'ai vu ensuite dans le bulletin russe que l'ennemi avait rendu justice au 1er de hulans en annonçant la mésaventure qui était arrivée à leurs canonniers dans un poste où ils se croyaient bien en sûreté.

Arrivé le soir au quartier du général Gielgud, il me donna l'ordre de marcher avec la cavalerie à Kowno, après que toute l'infanterie aurait passé et filé vers la Wilia. J'arrivai à Kowno le surlendemain, où je trouvai un grand nombre de Lithuaniens réunis, qui s'y rendaient pour s'équiper, ainsi que les détachements qu'ils voulaient former. Ceux-ci, réunis à ceux qui me suivaient, avaient à mon insu préparé un dîner. Plusieurs de ceux qui étaient venus avec moi m'engagèrent simplement à dîner avec eux, et à mon déplaisir je me trouvai à un festin. Ces pauvres jeunes gens ne pouvaient juger de la position dans laquelle nous nous trouvions; ils étaient animés de l'espoir que, soutenus par des troupes polonaises, ils allaient se réunir à tous les palatinats jusqu'au Dnieper, où ils avaient des relations, et où régnait le meilleur esprit. Leur inexpérience ne pouvait juger de la différence qu'il y a entre des troupes bien en ordre et celles qui se trouvent dans un état de désorganisation. Cette division Gielgud était précisément devenue la moins propre au genre de guerre que nous avions à faire; commandée par des officiers vieux et rouillés, un chef entièrement dépourvu d'expérience, le relâchement de tous les liens de la discipline et le désordre devaient en être la conséquence naturelle. Notre artillerie, as-

sez nombreuse, puisqu'elle se composait de 29 pièces avec celles que j'avais prises, n'avait plus que 1000 coups à tirer, et ils furent bientôt consommés. Les jeunes gens ne savaient pas que ces palatinats, sur lesquels ils comptaient, fourmillaient de troupes étrangères, arrivant du fond de la Russie, et que leurs habitants n'avaient pas plus d'armes qu'eux. Je ne les accuse donc pas de légèreté à cause de leur festin, mais il me fit bien de la peine.

Le lendemain je reçus l'ordre de marcher sur Keydany; et voyant qu'on ne pensait pas à fortifier Alexota, ce qu'on aurait dû faire au moment du passage du Niemen, pour s'assurer d'un point propre à défendre Kowno (Alexota, qui la domine, en donnait seule la possibilité); enfin pour servir de refuge aux partisans d'Augustowo, et à tous les gens faibles que la division Gielgud avait laissés dans sa marche, je recommandai au commandant d'un nouveau régiment qu'on formait à Kowno d'être bien sur ses gardes, et de ne pas rester en ville à la première nouvelle de l'approche de l'infanterie russe, mais de passer la Wilia, et de détruire le pont.

A Keydany arriva bientôt le géneral Gielgud; son chef d'état-major Valentin d'Hauterive venait de se noyer. Il me vint une espèce de députation, le général Rholand et autres, avec une lettre en forme de demande de la part du général Gielgud pour me prier d'être son chef d'état-major, Je répondis que certainement je ne croyais pas convenir à cet emploi, et que je me permettais de le dire, par la raison que je n'avais pas reçu d'ordre à cet égard, mais une simple demande, forme qui m'était inconnue dans les usages militaires; que, si on me donnait un ordre, je m'y soumettrais. Je le reçus, et cela m'en leva le reste de ma santé.

Pendant la semaine que j'ai rempli ce malheureux emploi de chef d'état-major, je n'ai fait, chaque fois que nous nous arrêtions, qu'expédier des nominations d'officiers nouveaux et d'avancement dont le général Gielgud signait les listes. Tous étaient pressés, comme si avant la mort ils avaient voulu régler leurs comptes. On fit beaucoup d'officiers, et il n'y avait plus de troupes; nos 6,000 hommes étaient réduits à 3, non compris les Lithuaniens. Je rapporte ces détails pour expliquer comment quelques milliers de soldats polonais ont été forcés de mettre bas les armes, et cela à la frontière de leur propre pays. Outre ces nominations il n'y avait que quelques ordres à écrire; car les corps étaient séparés, et les commandants étaient tellement habitués à traiter d'enfantillage les ordres du général Gielgud, qu'à un ordre ils répondaient par une feuille entiére d'observations et de projets de leur façon. Cet état de choses devait nécessairement amener notre dissolution. Ma petite troupe, jusque alors tellement en ordre, gagna la maladie de la division. Comme chef d'état-major j'étais obligé de marcher avec Gielgud et de me séparer d'elle. Elle fut commandée par un officier fort vanté sur la place de Saxe, et bon à rien à la guerre.

A Keydany, le général Gielgud ne fut occupé que de marcher pour rejoindre le colonel Szymanowski, qui avait été repoussé de devant Szawle. Il laissa le général Dembinski à Wilkomir, avec très peu de monde, tenir la ligne étendue de la Wilia et de la Sta-Rzeka, et marcha lui-même à Rosienna, où à peine arrivé il apprit que Kowno venait d'être pris, le régiment nouveau mis en déroute, la Sta-Rzeka et la Wilia passée par 20,000 Russes, qui se dirigeaient sur Keydany. Gielguld marcha contre eux à Keydany, pour s'y joindre aux débris de Kowno, et se réunir

au général Dembinski, auquel il envoya l'ordre de se rapprocher aussi de Keydany. Dembinsky répondit qu'il fallait se retirer devant des forces supérieures, et tâcher de combattre en détail contre des forces divisées. Au fond il avait raison; mais il n'en avait pas moines le tort de ne pas obéir. Le lendemain il prévint qu'il se retirait sur Poniewierz. Je n'ai pas vu ses troupes; mais je suppose, et on le disait, qu'il y avait plus d'ordre que dans la division.

Le général Gielgud avait en passant pris en affection la position de Plenburg sur la Dubissa. Elle était assez bonne de front, mais fort mauvais à notre droite. Nous y fûmes attaqués aussitôt que nous la prîmes, et la bravoure de notre infanterie, dont les jeunes officiers et les soldats combattaient encore à merveille, nous empêcha d'être pris. Nous nous arrêtâmes le soir; mais comme de raison les Russes ne comptaient pas nous laisser un instant de répit pour incorporer les nombreuses levées qui nous arrivaient et nous encombraient, ni le temps de faire des cartouches avec la poudre que les Lithuaniens avaient trouvé moyen de se procurer de la Prusse. Nous traversâmes Rosienne la nuit, rejoignîmes Szymanowski à Cytowiany.

Le lendemain nous nous mîmes en marche sur deux colonnes pour attaquer Szawle, Dieu sait pourquoi. L'attaque se fit d'un côté par le général Rohland, le général Dembinski de l'autre, et Szymanowski. Toute l'attaque fut d'un décousu qui fit qu'heureusement nous ne prîmes pas Szawle, quoique notre brave infanterie y fût entrée deux fois, mais toujours d'un côté différent et jamais soutenue à temps. Si nous avions pris Szawle, les soldats étant très fatigués, on y aurait voulu passer la nuit, les Russes, qui suivaient partout nos trois corps, seraient arrivés et nous auraient écra-

sés d'autant plus facilement que nous avions achevé de consommer nos munitions.

Le colonel du régiment de Kalisz vint à l'issue de l'engagement faire une scène au général Gielgud, en lui demandant, au nom de tout le régiment, où il comptait les mener; qu'ayant pris la responsabilité du sort de tous ses volontaires, il ne voulait pas qu'ils fussent sacrifiés sans utilité pour la patrie, ce qui serait le cas s'ils étaient égorgés, ou conduits prisonniers au Caucase; et que, puisqu'on ne pouvait plus combattre, il fallait les mener en Prusse.

Nous nous retirâmes machinalement à Kurszwany, où nous eûmes une alerte de cosaques le soir. Le pauvre Gielgud essuya encore une nouvelle remontrance de la part d'un officier subalterne.

Le lendemain il rassembla un conseil de guerre de quatre généraux et chefs de brigade, du chef de l'artillerie et de celui du génie. Après avoir perdu beaucoup de temps à lui adresser des reproches que le désespoir dictait, on décida qu'on se séparerait en trois corps; que chacun de ces corps se diviserait de nouveau en autant de petits détachements que possible; que les trois chefs auraient carte blanche pour agir et donner des ordres aux petits détachements, et que le général Gielgud garderait le commandement général, mais qu'on ne serait tenu d'obéir à ses ordres que tant qu'il serait à portée.

Il donna un ordre du jour autorisant tout officier à se séparer de l'armée et faire la guerre pour son compte.

Il fut décidé, en outre, que les premières directions des trois corps seraient: le général Rohland sur Polangen, le général Dembinski sur Poniewierz, et moi vers Jurbork.

Au milieu de tout cela j'espérais pouvoir prendre

ce qui me restait de ma petite colonne, passer la Dubissa et la Niewiarza, puis m'emparer d'un bac pour passer la Wilia, et filer vers Varsovie. Le Bug, depuis le mouvement de l'armée russe vers Pultusk, devait être assez découvert. Mais quel fut mon désespoir, à quelque distance de Kurszwany, lorsque je vis qu'une brigade d'infanterie m'avait été adjointe par Gielgud; que lui-même, avec tout l'état-major, s'accrochait à moi, et que même le corps de Rohland me suivait. L'encombrement des voitures, des blessés, de tous les officiers sans troupes, des pauvres Lithuaniens, que nous ne pouvions abandonner aux cosaques qui exerçaient des cruautés contre eux, était sans remède.

L'instinct poussait tout le monde vers la Prusse. On arriva à la frontière le 12. On dressa une espèce d'acte dans lequel on déclarait que les officiers, dans l'extrémité où ils se trouvaient, avaient décidé qu'il était préférable de se rendre à la Prusse, pour prouver encore, par cette démarche, qu'on n'attendait rien de la Russie, et faire ainsi une dernière protestation contre l'union de la Pologne avec elle.

Le général Gielgud écrivit aux autorités prussiennes que, forcé de mettre bas les armes, le corps polonais sous ses ordres s'était décidé à l'exécuter sur le territoire prussien, s'en remettant, d'après les lois consacrées par le droit des nations, à la Prusse pour obtenir de rentrer à Varsovie, et pour protester encore par cette démarche contre la réunion de la Pologne à la Russie; et il passa la frontière le 12 au soir avec nous.

Le lendemain arriva le corps de Rohland par une autre route. Il avait eu des pourparlers avec le général russe Delinghauzen. Quelques officiers, au désespoir de cette fin, parlèrent aux soldats, en leur pré-

sentant l'espoir de forcer le passage du Niémen; ils en entraînèrent beaucoup; ils forcèrent le pauvre Rohland à les suivre. Ils marchèrent toute la nuit, et le second jour passèrent aussi en Prusse.

Le sort du général Dembinski, avec son petit corps, nous est encore inconnu à l'heure où j'écris.

Pour terminer ce qui concerne personnellement Giełgud, après notre passage en Prusse, le lendemain, il se trouvait à cheval au milieu de beaucoup d'officiers qui l'accusaient d'être la cause de tous nos malheurs; d'avoir trahi, et de s'être vendu à la Russie. Un officier du 7e de ligne accourut à cheval sur lui, lui tira droit au coeur un coup de pistolet, qui l'étendit raide mort.

Il était absurde de dire qu'il s'était vendu à la Russie: c'était même un honnête homme, mais extrêmement faible, borné, et qui faisait sa première campagne. Certainement, l'insurrection en Lithuanie étant déjà comprimée, et 30,000 hommes de bonnes troupes russes se trouvant réunis avec 70 pièces de canon, tous les principaux points et débouchés occupés et fortifiés, nous ne pouvions espérer de pouvoir délivrer la Lithuanie, ni même de résister à des forces si supérieures avec nos 6,000 hommes; mais avec de l'ordre et de l'énergie, et quelques officiers capables de commander des corps détachés, nous aurions pu tenir dans le pays encore long-temps et occuper cette armée russe, dont la moitié peut actuellement aller renforcer l'armée près de Varsovie, ce qui mettra un grand poids dans la balance.

BERLIN, imprimé chez A. G. HAYN.


3 2044 021 628 14

